

## Introduction

Christian SURCOUF & Aris XANTHOS  
*Université de Lausanne*

Compiler un recueil d'articles en hommage à Marianne Kilani-Schoch est un exercice qui relève à la fois de l'évidence et de la gageüre. Trouver suffisamment de contributions ne présente aucune difficulté : de nombreux collègues à Lausanne et ailleurs dans le monde ont collaboré avec Marianne et apprécié aussi bien ses qualités personnelles que ses compétences de chercheuse. Toutes les personnes que nous avons approchées ont répondu à notre appel avec enthousiasme<sup>1</sup>, d'autres ont spontanément proposé leur contribution, et d'autres encore se seraient assurément jointes à la préparation de ce volume s'il nous avait été possible de l'étendre plus. En quoi consiste alors le défi qu'implique une telle entreprise? Outre le fait qu'il serait sans doute impossible de refléter l'étendue des recherches de Marianne en 330 pages et seize contributions, nous étions confrontés à une difficulté redoutable : comment saluer « discrètement » la carrière de la scientifique, collègue et amie qu'est Marianne sans heurter son incomparable humilité? Quadrature du cercle, face à laquelle il nous a fallu admettre notre impuissance, nous résignant avec bonheur à l'embarrasser une dernière fois – et tant pis Marianne pour ta modestie!

La principale consigne transmise aux contributrices et contributeurs de cet ouvrage était que leurs propositions devaient faire écho à des échanges scientifiques tenus avec Marianne, ou plus

---

<sup>1</sup> Bien que certaines n'aient finalement pu y donner suite dans le temps restreint qui leur était imparti pour la rédaction de l'article.

généralement à ses intérêts de recherche, notamment tels qu'ils se donnent à voir au travers de sa page personnelle sur le site de l'Université de Lausanne<sup>2</sup>. Celle-ci nous révèle qu'un an après avoir reçu un prix de Faculté pour sa licence, Marianne publiait son premier article, intitulé *Problème sociolinguistique des pronoms d'allo-cution : « tu » et « vous » – Enquête à Lausanne* (Schoch 1978). Ce n'était là que le début d'une longue liste, qui à ce jour comprend une huitantaine d'articles et trois ouvrages. Le premier de ces livres, sa thèse, concerne les *Processus phonologiques, processus morphologiques et lapsus dans un corpus aphasique* (Kilani-Schoch 1982). Apparaissaient déjà des préoccupations d'ordre morphologique, que l'on retrouvera quelques années plus tard au premier plan dans son *Introduction à la morphologie naturelle* (Kilani-Schoch 1988). L'intérêt pour le paradigme de la linguistique naturelle conduira Marianne à rédiger son troisième ouvrage *Morphologie naturelle et flexion du verbe français* en collaboration avec Wolfgang Dressler (Kilani-Schoch & Dressler 2005), contributeur incontournable, que l'on retrouve également dans ce recueil. Comme en témoigne la diversité de ses publications, durant quatre décennies, Marianne a parcouru la langue et la linguistique sous de multiples facettes, même si la morphologie – notamment verbale – et l'acquisition constituent les deux piliers fondamentaux de sa recherche, dont une part importante est consacrée à l'analyse des corpus d'acquisition du français qu'elle a recueillis elle-même. Un coup d'œil au titre de ses articles nous fait voyager dans des horizons divers, allant de l'aphasie à l'interculturel (Kilani-Schoch 1992; 1997) en passant, pêle-mêle, par des questionnements abordant les clitiques, les remplisseurs (ou « fillers » dans la terminologie anglo-saxonne), la métathèse en arabe, le nombre en français, la sémantique de la temporalité du passé simple, de l'imparfait et du passé composé, la politesse, etc. – autant de sujets touchant presque tous les domaines de la linguistique : phonologie, morphologie, sémantique, pragmatique, psycholinguistique, sociolinguistique. Les dernières publications recensées – mais d'autres sont assurément en

---

<sup>2</sup> <http://www.unil.ch/sli/sli/mariannekilanischoch>

voie de parution ou en gestation – portent sur les noms composés et leur acquisition (Dressler, Ketrez & Kilani-Schoch 2017). Signalons enfin que les très nombreuses collaborations internationales de Marianne l'ont amenée à non seulement aborder directement ou indirectement plusieurs langues (allemand, arabe, français, italien, latin, néerlandais, etc.) mais également à offrir – fait remarquable – des publications dans quatre langues, où en dehors du français et de l'anglais, l'allemand et même l'italien sont présents.

Venons-en maintenant à la présentation des contributions qui composent ce volume, dans un ordre qui reflète notre perception de leur cohérence et diversité thématique. Dans leur article *Sprechakte im elterlichen Input und die Rolle des sozioökonomischen Status der Familie* (p. 133), Katharina KORECKY-KRÖLL & Wolfgang U. DRESSLER se penchent sur le rôle prépondérant du statut socioéconomique des parents dans le processus d'acquisition de la langue, en se concentrant sur l'expression de quatre actes de langage particuliers dans la parole adressée aux enfants. Leur étude se base sur un corpus de 29 enfants viennois d'âge compris entre 2;11 et 4;11, dont 15 sont issus de familles d'un statut socioéconomique élevé et 14 d'un statut socioéconomique modeste. Dans la lignée des résultats de Hart & Risley (1995), DRESSLER & KORECKY-KRÖLL montrent que les parents relevant du premier statut pratiquent souvent un style de conversation plus stimulant et encourageant pour les enfants que les parents de statut socioéconomique plus bas. Forts de ces résultats, les auteurs évoquent les répercussions sociales qu'entraînent ces différences chez des enfants de cet âge, et invitent à réfléchir aux mesures politiques et économiques à mettre en œuvre pour remédier à de telles disparités sociales.

L'article *Acquisition of adjectives across languages and populations: What's wrong with them?* d'Elena TRIBUSHININA (p. 259) propose une synthèse des recherches récentes sur l'acquisition des adjectifs dans plusieurs langues et dans des cadres socioéconomiques différents. L'auteure rappelle que les adjectifs sont acquis plus tardivement que les noms et les verbes, que ce soit en L1, L2 et également dans le cas de troubles spécifiques du langage. Sur la base de données fournies par des études empiriques récentes sur la

question, TRIBUSHININA entreprend d'expliquer l'origine de ce retard. Elle relève ainsi que l'acquisition des adjectifs est d'autant plus difficile qu'ils sont peu fréquents dans la langue adressée à l'enfant, qu'ils présentent souvent un sémantisme abstrait, qu'ils dépendent du nom auquel ils se rapportent, et qu'ils présupposent de surcroît une théorie de l'esprit et un bon contrôle de l'attention.

Jolien FAES, Joris GILLIS et Steven GILLIS présentent quant à eux les résultats d'une étude portant sur *Le développement de la richesse flexionnelle d'enfants porteurs d'un implant cochléaire et d'enfants normo-entendants* (p. 79). En particulier, ils proposent une comparaison longitudinale (entre l'âge de 2 et 7 ans) de la diversité de la flexion verbale dans les productions d'enfants néerlandophones, telle que mesurée par l'indice « Mean Size of Paradigm ». Leurs résultats montrent que si la flexion des enfants porteurs d'implants cochléaires est moins élevée que celle des enfants normo-entendants jusqu'à l'âge de 4 ans, le retard se comble dès l'âge de 5 ans. Ces observations soulèvent la question de savoir si le décalage initial des enfants porteurs d'implants n'est lié qu'à leur difficulté d'accès au lexique mental ou également à leur difficulté à y stocker les informations en premier lieu.

Christian SURCOUF s'intéresse pour sa part à l'acquisition des substantifs. Dans son article intitulé *La nécessité de la perception d'objets concrets dans la construction du signe chez le bébé : quelques réflexions* (p. 235), il propose de réfléchir sur l'importance que pourrait revêtir l'objet concret dans la compréhension du fonctionnement du signe, entendu après Saussure comme l'association d'un signifiant et d'un signifié. En prenant la perception par les cinq sens comme point de départ (vision, audition, etc.) et en examinant les 32 configurations théoriques résultant de la stimulation ou non de chacun de ces cinq sens, l'auteur s'interroge sur la manière dont le bébé pourrait en venir à concevoir l'absence, et plus tard la possibilité de recourir à un signe pour renvoyer à un référent absent, possibilité qui constitue l'une des treize fonctions de la langue répertoriées par Hockett (1960).

Bien que restant dans la problématique de l'étude de l'acquisition, Aris XANTHOS l'approche dans sa dimension méthodologique

et quantitative. Il revient ainsi *Sur le rôle de la diversité lexicale dans la mesure de la diversité flexionnelle* (p. 311) en revisitant les résultats proposés dans Xanthos, Laaha, Gillis, Stephany, Aksu-Koç, Christofidou, Gagarina, Hrzica, Ketrez, Kilani-Schoch, Korecky-Kröll, Kovačević, Laalo, Palmovic, Pfeiler, Voeikova & Dressler (2011) pour déterminer dans plusieurs langues la relation entre la diversité flexionnelle dans le langage adressé à l'enfant et le développement de la flexion dans le langage enfantin (1;5–2;4). Il propose un raffinement de son modèle antérieur en tenant désormais compte non seulement les variations de taille des échantillons mais aussi leurs variations de diversité lexicale. Il conclut sur la base de ses résultats empiriques que la prise en compte des deux facteurs s'avère particulièrement importante pour l'analyse des corpus d'acquisition.

Yves Charles MORIN aborde quant à lui deux problématiques au cœur des préoccupations de Marianne puisqu'il examine la mise en place du système de morphologie verbale en se penchant sur *Le développement des formes analogiques de 3pl des enfants québécois au primaire* (p. 191). Ainsi réexamine-t-il un corpus d'usages sollicités expérimentalement durant une étude menée en 1973 auprès de 120 enfants québécois de cinq à onze ans. Il s'intéresse plus particulièrement aux bases incrémentées du type *ils jousent* [ʒuz] – pluriel de *il joue* [ʒu] –, dont le mécanisme de formation fait écho à certaines des hypothèses de la morphologie naturelle, proposées notamment par Kilani-Schoch & Dressler (2005). MORIN analyse ces formations singulières, les envisageant comme illustrations de la dynamique interne du système morphologique du français, et de la manière dont il se stabiliserait dans la grammaire mentale des locuteurs, permettant par ailleurs de mieux comprendre la relation entre la mise en place d'un tel système et sa transmission dans le temps.

Restant dans la lignée de l'appropriation de la langue, mais cette fois-ci sous l'angle de son apprentissage à l'âge adulte, l'article « *On* » dans les genres académiques : comment pourrait-on envisager de l'enseigner? (p. 115) de Thérèse JEANNERET se penche sur ce pronom versatile pour en proposer une description à des fins didactiques en français langue étrangère. Constatant les lacunes à ce

sujet dans les ouvrages spécialisés et les difficultés rencontrées par les étudiants allophones à cet égard, l'auteure analyse les usages des pronoms *je*, *nous* et *on* dans un article scientifique, et suggère de dissocier un *on* incluant énonciateur et lecteur, d'un *on* « doxique », excluant le lecteur, mais incluant d'autres personnes. Elle préconise alors de s'inspirer de cette approche explicative en invitant les étudiants à observer ces divers emplois de *on* dans les textes académiques afin d'en comprendre le fonctionnement.

Bien qu'il soit toujours question d'apprentissage des langues, nous changeons de thématique et d'approche avec Gilles MERMINOD, qui s'inspire de réflexions de Marianne (Kilani-Schoch 1997) pour examiner *La constitution d'une micro-culture de la réception en classe de langue. Contribution à une approche sociolinguistique du raconter* (p. 155). Sur la base de l'enregistrement vidéo d'un cours d'anglais langue étrangère dispensé à des étudiants francophones de niveau B2, l'auteur analyse les six premières minutes de cette séquence didactique durant laquelle, après avoir choisi une auditrice-type parmi les apprenants, l'enseignante relate une histoire et invite le reste de la classe à réfléchir sur ce que constituerait un « bon auditeur ». MERMINOD examine en détail les interactions entre participants, et rapporte la manière dont leur réflexion s'élabore au sein du groupe entre travail de co-construction et interventions de l'enseignante.

Toujours dans le cadre de l'analyse conversationnelle, et sur la base d'enregistrements vidéo de séances de travail collectif entre quatre étudiants de Master sans langue pouvant faire office de lingua franca, Jérôme JACQUIN s'interroge sur les *Dynamiques énonciatives, interactionnelles et multimodales de l'exclusion dans un groupe de travail multilingue* (p. 97). Ainsi l'auteur analyse-t-il l'alternance d'une langue à l'autre et le rôle qu'un tel changement peut jouer lors d'interactions verbales entre locuteurs inégaux face à la maîtrise des langues utilisées. En intégrant la dimension multimodale dans les dynamiques interactionnelles et notamment la direction du regard, il montre que l'alternance entre plusieurs langues peut servir à exclure un ou plusieurs participants des processus décisionnels.

Dans la lignée de réflexions proposées par Marianne (Kilani-Schoch 1992, 131), Anne-Claude BERTHOUD se penche quant à elle sur *Les malentendus comme révélateurs et comme renforçateurs des activités métalangagières* (p. 31), et les envisage comme des « points de butée » révélant à la fois le fonctionnement implicite de la communication et les stratégies de réparation auxquelles ils donnent lieu. L'auteure voit dans la prise en compte des malentendus l'occasion de réinterroger les modes de communication et l'illusion de leur transparence, envisageant plus spécifiquement les échanges interculturels dans la mesure où ils mettent davantage en évidence les défis que soulève la communication avec autrui, que ce soit d'un point de vue culturel, linguistique ou disciplinaire. Les malentendus susciteraient ainsi le développement de compétences métalangagières, qu'il est possible d'entrevoir sur un continuum entre niveaux épilinguistique et métalinguistique, invitant dès lors à repenser la fonction et l'étendue du contrôle langagier, tant en termes d'usage que d'apprentissage.

Loin des préoccupations précédentes, s'inscrivant cette fois-ci dans une perspective de linguistique diachronique, Michiel DE VAAN examine *The indefinite quantifier no sé cuantísimo in Contemporary Spanish* (p. 61), et s'intéresse à la naissance de cette expression servant à évoquer une grande quantité indéfinie. L'auteur explique que *no sé cuánto* (« je ne sais pas combien ») aurait donné naissance à la tournure superlative *no sé cuantísimo* vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à partir de la forme exclamative *cuánto* (« combien »), par analogie sur le rapport *tanto* (« tant ») – *tantísimo* (« tant et tant »), doublet déjà attesté dès le XVII<sup>e</sup> siècle. DE VAAN présente de nombreux exemples issus de corpus et montre en quoi *no sé cuantísimo* s'est grammaticalisé, et peut désormais servir en espagnol contemporain à évoquer une grande quantité indéfinie, comme l'illustre par exemple l'énoncé « cuando me llegó tu texto a través de fcbk *no sé cuantísimas veces seguidas lo leí* ».

Toujours dans une optique diachronique, mais dans une région plus proche de nous, Rudolf WACHTER revient sur trois de ses « *Lieb-  
lingsbeobachtungen* » dans son article *Lebendige Sprachgeschichte:  
sprengen, bringen, fragen in den Deutschschweizer Dialekten* (p. 291).

L'auteur nous fait ainsi voyager dans l'espace germanophone et les arcanes de l'histoire de ces mots dialectaux, qu'il aborde dans leurs dimensions sémantique, morphologique et phonétique. En illustrant son propos d'exemples concrets, WACHTER montre la manière dont chaque dialecte mêle archaïsmes et innovations le différenciant de ses voisins, rappelant par là même que la distribution des différentes qualités vocaliques obéit à des principes qui trouvent leur explication dans les développements historiques.

Il est encore question de variation dans l'article de François BAVAUD, *Combien y a-t-il de variétés distinctes d'anglais?* (p. 11), qui aborde la thématique de la diversité linguistique – à laquelle les enseignements de Marianne ont traditionnellement fait la part belle. L'auteur en propose un traitement formel dont la particularité repose sur la prise en compte non seulement de la variété des types (de formes, dialectes, langues, etc.) considérés, mais aussi de leur similarité. Il en résulte un modèle perceptuel contrôlé par un paramètre jouant un rôle analogue à celui de la température dans les systèmes physiques, et dont l'une des valeurs extrêmes correspond à l'agrégation de tous les types en un unique percept, indépendamment de leurs caractéristiques propres, et l'autre à la stricte discrimination de tous les types, sans tenir aucun compte de ce qu'ils peuvent avoir en commun. BAVAUD illustre cette modélisation en l'appliquant aux variétés de l'anglais, telles que décrites par les recherches en typologie linguistique.

La variation est également indirectement abordée par Marie-Hélène CÔTÉ, qui nous fait traverser l'Atlantique pour examiner les *Glissantes et diphtongues en français laurentien*<sup>3</sup> (p. 41). Relevant que les glissantes [j w ɥ] posent à la phonologie segmentale le double problème de leur affiliation syllabique et de leur relation aux voyelles /i u y/ correspondantes, l'auteure revient sur la description de ces trois glissantes et leur distribution dans cette variété de français. Se démarquant des analyses classiques sur la question, CÔTÉ jette un éclairage nouveau sur leur nature en recourant aux

---

3 La variété parlée dans la quasi-totalité du Québec et dans des communautés francophones d'autres provinces à l'ouest.



données issues du français laurentien, au sein duquel elle identifie trois sources de glissantes : les glissantes consonantiques sous-jacentes /j w/, celles appartenant à des diphtongues ascendantes sous-jacentes /wa wə wɛ ɥi/ et enfin celles résultant de la réduction phonétique de séquences voyelle fermée + voyelle.

Il est de nouveau question de Saussure, mais cette fois-ci dans la perspective de l'histoire des sciences et des réflexions sur la linguistique durant l'ère soviétique avec l'article « *Saussure le formaliste* » dans les commentaires à la première édition russe du Cours de linguistique générale (1933) de Katarina VELMEZOVA (p. 277). L'auteure revient sur les critiques de Šor et de Vvedenskij parues dans les années 30 à propos de l'édition russe de l'ouvrage posthume de Saussure (1916). Elle relève que, portés par les courants idéologiques de l'époque, les commentateurs en sont venus à reprocher à Saussure d'être « formaliste ». Ainsi offre-t-elle de nombreux exemples illustrant la manière dont la « linguistique soviétique d'avant-garde » et son cadre matérialiste pouvaient orienter les critiques et mener leurs auteurs à apprécier négativement l'œuvre du linguiste genevois.

Au terme de cette introduction, il nous reste à espérer que ces mélanges offerts à Marianne sauront susciter son intérêt comme ses propres travaux ont suscité le nôtre. Surtout, nous souhaitons que cet hommage témoigne de l'estime, la reconnaissance et l'amitié de celles et ceux qui ont eu l'opportunité de collaborer avec Marianne et la côtoyer à Lausanne, à Vienne et dans le reste du monde académique.

## RÉFÉRENCES

- Dressler Wolfgang U., Ketrez Fatma Nihan, Kilani-Schoch Marianne (éd.) (2017), Nominal Compound Acquisition, *Language Acquisition and Language Disorders (LALD)* 61, John Benjamins, 310 p.
- Hart Betty & Risley Todd R. (1995), Meaningful differences in the everyday experience of young American children, Baltimore, Paul H. Brookes, 268 p.

- Hockett Charles F. (1960), The origin of speech, *Scientific American* 203-3, 88-96.
- Kilani-Schoch Marianne (1982), *Processus phonologiques, processus morphologiques et lapsus dans un corpus aphasique*, Berne, Peter Lang, 568 p.
- Kilani-Schoch, Marianne (1988), *Introduction à la morphologie naturelle*, Berne, Peter Lang, 252 p.
- Kilani-Schoch Marianne (1992), *Il fait beau aujourd'hui*. Contribution à l'approche linguistique des malentendus interculturels, *Cahiers de l'ILSL* 2, 127-151.
- Kilani-Schoch Marianne (1997), La communication interculturelle : malentendus linguistiques et malentendus théoriques, *Bulletin suisse de linguistique appliquée* 65, 83-101.
- Kilani-Schoch Marianne & Dressler Wolfgang U. (2005), *Morphologie naturelle et flexion du verbe français*, Tübingen, Gunter Narr, 243 p.
- Saussure (de) Ferdinand (1916/1994), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 520 p.
- Schoch Marianne (1978), Problème sociolinguistique des pronoms d'allocution: « tu » et « vous » – Enquête à Lausanne, *La Linguistique* 14, 55-73.
- Xanthos Aris, Laaha, Sabine, Gillis Steven, Stephany Ursula, Aksu-Koç Ayhan, Christofidou Anastasia, Gagarina Natalia, Hrzica Gordana, Ketrez Fatma Nihan, Kilani-Schoch Marianne, Korecky-Kröll Katharina, Kovačević Melita, Laalo Klaus, Palmović Marijan, Pfeiler Barbara, Voeikova Maria D. & Dressler Wolfgang U. (2011), On the role of morphological richness in the early development of noun and verb inflection, *First Language* 31(4), 461-479.